

Le livre de Roger LOMBARDOT *Le Cycle de La Rose*, sous-titré « *décadrame* », est tombé un jour sur Ludovic SALVADOR, comédien.



Oui, purement et simplement tombé sur Ludovic, pas le contraire. Ludovic l'a ramassé, regardé, soupesé, s'est intéressé à l'étrange visuel de la couverture et, bien que fort désargenté, a décidé de l'acheter. Il l'a lu, en a été tellement touché qu'il l'a fait lire à son amie Chantal PÉNINON, comédienne et metteuse en scène. Ce fut le début d'une longue chaîne d'enchantements.
Merci Roger !

Ludovic demande à Chantal d'assurer la mise en scène de **68 Mon Amour**, qu'il veut porter à la scène, et partout où on voudra bien l'écouter. Ce sera d'autant plus facile que Chantal opte pour une mise en scène radicalement dépouillée. Ludovic aura besoin du texte de Roger LOMBARDOT, d'un endroit pour le poser et d'un siège pour s'asseoir. Dans une salle de classe ou à domicile il utilisera la/les lumière(s) existante(s). Dans un théâtre, il mettra en route les éclairages qui auront été réglés au préalable. Dans tous les cas, il ira accueillir le public, l'invitera à s'asseoir et le raccompagnera à la sortie à la fin du spectacle.

Quand Sandrine BONNET, danseuse, vient manger un jour chez son amie Chantal, celle-ci, au moment du café, lui lit *La Rose*. Comme le personnage est une danseuse et que le texte est très beau, Chantal pense que Sandrine en est la destinataire toute trouvée. Quelques mois plus tard, Sandrine demande à Chantal (qui ne pensait pas être embarquée dans l'histoire) quand commencent les répétitions ! Elles vont se partager le texte, Chantal en disant la plus grande part, Sandrine le dansant et le parlant. Antoine LADRETTE et son violoncelle (avec lesquels Chantal travaille par ailleurs sur des lectures musicales) viennent les rejoindre pour donner à ce spectacle son rythme et sa respiration.

À l'occasion d'un déjeuner, Ludovic et Chantal voient avec Claudine GUITTET, directrice de la Compagnie VUE SUR SCÈNE et comédienne, comment s'inscrire dans les créations de la compagnie. Cette question réglée, Ludovic affirme à Claudine qu'elle ferait une parfaite Présidente des États-Unis. Claudine lit le texte de Roger LOMBARDOT, *Discours d'investiture de la Présidente des États-Unis* et, comme tout le monde, tombe sous le charme, puissant, de cet auteur contemporain dont on se demande pourquoi il n'est pas joué plus souvent. Claudine travaillait déjà avec Chantal et Antoine dans des spectacles de lecture, elle était assistante à la mise en scène pour *La Rose*, elle devient, avec enthousiasme, la comédienne du *Discours d'investiture de la Présidente des États-Unis*.

Quand le hasard s'en mêle, il fait parfois très bien les choses

Si le hasard (dont certain-es pensent qu'il n'existe pas) a présidé à la découverte de l'œuvre de Roger LOMBARDOT et au choix de trois textes issus de son décadrame, il se trouve que les thèmes de ces trois spectacles se répondent puissamment.

Le *Discours d'investiture de la Présidente des États-Unis* est un virulent réquisitoire contre la violence. L'auteur y confirme que la politique doit être rendue aux êtres humains, à leurs relations, qu'elle ne doit pas dépendre uniquement du pouvoir de l'argent. Et, pour ce faire, il fait parler la Présidente des États-Unis (et nous savons bien à quel point est révolutionnaire, aujourd'hui encore, l'idée d'avoir une femme à la tête de la plus grande puissance mondiale !...) : elle sait qu'elle doit s'appuyer sur les artistes, rappelle à plusieurs reprises leur rôle capital, pour dire ce que la réalité a d'indicible mais aussi pour percevoir les changements à l'œuvre dans un monde qu'on ne sait plus écouter.

Ce texte affirme la foi de Roger LOMBARDOT en l'homme (qui est ici une femme, comme souvent dans son œuvre), qu'il dit capable de sortir du cycle de la violence, en s'appuyant sur chacune et chacun, en donnant vie et force aux idées de tous et de toutes.

68 Mon Amour rejette sans appel toutes les fables colportées depuis un demi-siècle sur ces événements qui ont fait éclore des idées toutes plus belles et plus généreuses les unes que les autres. Roger LOMBARDOT a vécu 68. Pleinement. Pour lui, ce fut une révolution, une re-naissance. Il a rencontré sa femme à ce moment-là, la femme de sa vie. Il a quitté le gris de son enfance, il a abandonné (à lui-même...) le monde formaté du travail. Et il est parti aimer et vivre en Ardèche, comme beaucoup d'autres dans ces années-là. Pas pour élever des chèvres, mais pour cultiver des mots. Et depuis toutes ces années il écrit et joue ses propres pièces.

Ce texte est une fontaine d'espoir. À un moment, vers la fin, l'auteur parle de la Grotte Chauvet, du choc incroyable que ce fut pour lui de la visiter.

Et c'est de ce choc qu'il est question dans *La Rose*. Une danseuse veut créer une chorégraphie en hommage à la Grotte Chauvet. Pour s'y préparer, elle a obtenu l'autorisation de rester seule dans la grotte. Elle va y (re)trouver le noir, le silence et la première trace connue de la pensée humaine, les extraordinaires peintures qui ornent les parois de cette grotte. Comme ces images, elle va voyager dans le temps et se reconnaître comme faisant partie de l'espèce humaine. Un texte fort et sensible sur la raison d'être de l'œuvre d'art.

Dans un autre texte sur la Grotte Chauvet, *Homo Botticelli*, écrit dix ans plus tard, Roger LOMBARDOT émet l'hypothèse (pas encore vérifiée scientifiquement, mais les poètes ne sont-ils/elles pas nos éclaireurs/reuses ?...) que les prodigieuses peintures retrouvées sur les parois de cette grotte

seraient le fait d'une branche de l'humanité (qu'il nomme Homo Botticelli...) décimée par Homo Sapiens, le champion de la violence.

Dans **La Rose**, il essaie de trouver les mots pour nous transmettre son émotion et le bouleversement qu'a été pour lui la découverte de ces peintures, réalisées 33000 ans avant notre ère et témoignant d'une maîtrise digne de nos plus grands maîtres.

Ces trois textes dessinent une image de l'homme selon Roger LOMBARDOT.

Débarassé de la violence des premiers âges, maintenant que la survie est assurée, l'être humain est en mesure de bâtir une société plus juste, s'appuyant sur ce que chacun-e porte de meilleur et tenant compte de ce que proposent les scientifiques et les artistes :

« *C'est ce que j'attends des artistes, qu'ils me dilatent le cœur et me stimulent l'esprit, qu'ils me poussent à me grandir en révélant ce que je porte de meilleur.* »

Il est temps de faire nôtres les utopies de 68 et de faire advenir le projet de vie dont la Présidente des États-Unis revendique le fait qu'il est « *le fruit des visions comparées de millions d'êtres* »

D'une manière ou d'une autre, Roger LOMBARDOT le dit dans chacun de ses textes : « *la beauté sauvera le monde* » (il en a d'ailleurs fait le titre de l'une de ses pièces).

Et ce, depuis l'origine. Dans **La Rose** il affirme : « *aucun doute possible, les artistes qui ont officié là étaient des génies au sens où ils avaient la vision admirable. À l'instar des peintres de la Renaissance ou de Goya, de Van Gogh, de Matisse, de Picasso, je sais que je suis en face de l'art universel, cette chose que le vrai peintre le vrai artiste peut toujours faire, qu'il fera toujours. On retrouve à toutes les époques des gens capables de cela.* »

